

Hommage à Marie-Claire Blais

Kirsty Bell, Lise Gauvin, Herménégilde Chiasson, Oriel MacLennan, Paula Ruth Gilbert, Anne de Vaucher Gravili and Marie-Andrée Bergeron

Number 120, Winter 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1089974ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1089974ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Department of French, Dalhousie University

ISSN

0711-8813 (print)

2562-8704 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bell, K., Gauvin, L., Chiasson, H., MacLennan, O., Gilbert, P., de Vaucher Gravili, A. & Bergeron, M.-A. (2022). Hommage à Marie-Claire Blais. *Dalhousie French Studies*, (120), 165–180. <https://doi.org/10.7202/1089974ar>

Hommage à Marie-Claire Blais

Kirsty Bell

Lise Gauvin

Herménégilde Chiasson

Oriel MacLennan

Paula Ruth Gilbert

Anne de Vaucher Gravili

Marie-Andrée Bergeron

« À Truro pour acheter des œufs »

Kirsty Bell

2uand j'ai commencé à lire Marie-Claire Blais, c'était une révélation. À l'époque, j'étais étudiante à l'Université de Toronto et je consacrais deux chapitres de ma thèse à Blais. Par ailleurs, comme assistante de recherche pour la Professeure Julie LeBlanc, je faisais des transcriptions des carnets de Blais déposés aux Archives nationales. Autant que celle des œuvres publiées de Blais, la lecture de ses carnets a été marquante.

Alors que Julie LeBlanc s'intéressait surtout à la genèse de certaines œuvres de Blais, aux notes préparatoires et aux avant-textes, j'étais particulièrement captivée par la dimension intime et humaine de ses notes, et par la beauté de ses croquis. Blais est connue, surtout dans la grande fresque de ses derniers romans, pour ses phrases immenses, enveloppantes et exigeantes ; connue aussi pour ses explorations de sujets aussi complexes que la violence, le racisme, la marginalisation, la justice et la compassion. Mais depuis presque 20 ans, ma lecture de Blais est colorée par six mots, simples et même banals : « À Truro pour acheter des œufs ». J'ai dû rencontrer ces mots dans un ses carnets des années 60 lorsqu'elle vivait avec Mary Meigs à Wellfleet ; je ne saurais plus dire exactement lequel, mais la phrase habite encore mon imaginaire.

Les carnets de Blais sont très discrets, ne révélant pas beaucoup de détails sur ses proches et sa vie privée, mais quelques bribes comme celle-ci ont ouvert tout un monde pour moi qui n'avais pas encore vraiment eu l'occasion de connaître mes auteures préférées. La présence de la main de l'auteure m'a frappée. Blais était là, sur la page, dans toute son humanité, ses pensées rendues vives par le tracé des lettres et des dessins. Que Blais ait choisi d'inclure de telles notes sur le quotidien dans ses carnets de travail montre à quel point sa vie et sa création étaient entremêlées. Des notes sur les courses à faire côtoient des plans pour des romans à venir et des fragments de romans en chantier. C'est voir que la vie quotidienne – la simplicité de choisir un fermier chez qui acheter des œufs – accompagne toujours les plus grandes explorations littéraires. Chez Blais, ce sont celles de ses personnages opprimés, de l'environnement, de la guerre et de l'art. C'est souligner que la vie domestique, la vie des femmes et l'écriture convergent, se nourrissent. Pour moi, c'est aussi une façon d'accorder une certaine poésie aux expériences ordinaires. Loin d'être insignifiant, cela montre tout simplement que la création littéraire s'accompagne des tâches les plus quotidiennes.

Ses romans le confirment puisque ce ne sont pas uniquement les grands événements qui font récit, mais aussi le petit, le minime. Si Blais met pleinement en relief l'envergure des grandes questions sociales et philosophiques de notre époque, elle est aussi celle qui m'a appris à voir les détails, les motifs et les gestes de la vie quotidienne. La lumière jaune de l'Hôtel des Voyageurs, Jean Le Maigre qui chatouille la cheville de sa grand-mère sous la table, les mitaines attachées par des épingles à la manche du manteau de Séraphine.

« À Truro pour acheter des œufs » : ces mots peuvent offrir aussi une leçon de lecture, un appel à inviter les romans de Blais, aussi complexes et difficiles qu'ils puissent être, dans notre quotidien. On travaille, on fait des courses, on voit des êtres aimés, on lit Marie-Claire Blais. La vie même s'y trouve.

Mount Allison University

Marie-Claire Blais, « La plus haute destinée »

Lise Gauvin

J'ai rencontré Marie-Claire Blais il y a de nombreuses années, alors que nous étions toutes deux étudiantes aux cours d'été de l'université Laval, où un professeur venu de Belgique, chanoine de son état, venait nous parler de Sartre et de Camus, au grand scandale des bien-pensants, relayé par les journaux de l'époque. Elle était là, timide et silencieuse, tout occupée à entendre les paroles de celui qui, dans les œuvres les plus subversives, s'attachait à capter la part d'inquiétude et d'humanité. Après les cours, un groupe de fidèles, parmi lesquels des animateurs de théâtre, des journalistes torontois et des jeunes de toutes provenances, poursuivaient les discussions avec le professeur par de longues promenades rue des Remparts et le long de la terrasse Dufferin. Une sorte d'égrégore s'était ainsi formé, animé par un scepticisme absolu doublé d'une confiance tout aussi totale en les possibles du destin.

Marie-Claire Blais n'a jamais cessé d'être cet être de lumière attentif aux moindres signes de l'humain chez les plus démunis. Sa générosité, légendaire, lui avait fait accepter de se prêter au jeu de l'interview, qu'elle n'appréciait pas particulièrement, ce qui nous avait permis de nous revoir de façon régulière, durant les dernières années, dans les différentes villes où elle avait séjourné, pour préparer ce qui deviendra *Les lieux de Marie-Claire Blais* (Nota bene, 2020) Qu'elle en soit sincèrement remerciée. Elle y commente les grandes étapes de sa formation ainsi que son engagement envers la littérature.

Son œuvre, dès ses débuts, étonne et séduit. En voici quelques rappels, extraits de ma préface accompagnant la réédition récente, en octobre 2021, d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* aux éditions du Seuil, grâce aux bons soins de René de Ceccatty.

« C'était hier. Une jeune femme dans la vingtaine reçoit le Prix Médicis pour *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, roman paru en 1966 chez Grasset après avoir été édité au Québec l'année précédente. Elle en est à sa troisième œuvre de fiction. Déjà son premier livre, *La belle bête*, en 1959, publié au Québec et en France, est traduit en anglais et retient l'attention d'un critique américain réputé, Edmund Wilson : celui-ci écrit dans le *New Yorker* que Marie-Claire Blais est une écrivaine d'une classe à part (« on her own ») et peut-être un génie (« possibly a genius »). Le même journal, quelques décennies plus tard, en 2019, la désigne comme l'une des plus singulières et des plus originales parmi les écrivains de fiction contemporains. Étrange destin que celui de la poète, romancière et auteure dramatique dont l'œuvre s'élabore dans la durée, sans concessions aux modes littéraires, telle une arme sourde engagée dans la survie de l'espèce. Une œuvre immense, décrivant un monde de contrastes et de contradictions habité de personnages dont l'angoisse est doublée d'un immense appétit de vivre.

Une saison dans la vie d'Emmanuel paraît dans un Québec en pleine mutation qu'on a désigné sous le nom de Révolution tranquille. Après les portraits traditionnels de la vie rurale proposés par les romanciers régionalistes, Marie-Claire Blais réécrit le roman de la terre et le parodie. En tête d'une lignée d'insoumis se trouve Jean Le Maigre, « poète de sept ans », ange aux mains sales dont la lucidité éclaire un univers où la mort règne aussi indiscutablement que la toute-puissante grand-mère Antoinette.

[...]

Inclassable, le roman intrigue les critiques qui en cherchent les repères parmi les grands modèles connus, de Zola à Lautréamont et à Faulkner. À la lumière de ce que nous connaissons de la suite, on ne peut que constater l'étonnante cohérence de cette démarche qui, dès ses débuts, fait éclater le cadre du récit pour proposer une multiplicité

de voix, intègre les exclus et délègue à des écrivains fictifs le soin d'interroger la portée de l'acte d'écrire. Écriture chorale, phrase longuement modulée, structure séquentielle, prise en compte des marginaux et mise en scène de l'écriture, ces éléments qui forment la texture d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* seront les fondements de la poétique de l'écrivaine telle qu'elle s'est développée en une pléiade de récits. Moderne par sa forme, ce tableau de la misère humaine transfigurée par la poésie n'a rien perdu de son actualité [...]

Plus récemment, le cycle de *Soifs* (1995-2018) met en regard, dans une île devenue microcosme de l'univers, le présent des consciences et les grands événements qui ont marqué l'Histoire des dernières décennies, chacun de ceux-ci étant recadré dans la perspective d'un destin singulier. On retrouve là encore l'écriture chorale et la phrase en expansion qui caractérisent ses premiers textes. À côté des laissés pour compte et même de certains criminels, une ample lignée d'écrivains y voit le jour, témoins d'un monde en transformation, assoiffés de justice et gardant le cap sur l'espoir malgré les cataclysmes qui s'abattent sur l'humanité avec la régularité d'ouragans inéluctables.

Du poète révolté d'*Une Saison dans la vie d'Emmanuel* à Daniel, l'auteur de la maturité dans *Soifs*, se déroule le parcours d'une romancière qui n'a cessé de revendiquer la nécessité de dire et d'écrire. On l'a comparée à Virginia Woolf, Nathalie Sarraute, Elsa Morante et on a signalé sa filiation avec les grands maîtres que sont Proust et Faulkner. Elle s'avoue elle-même influencée par ces auteurs, auxquels s'ajoutent les noms de Dostoïevski et de Kafka, mais d'abord solidaire des écrivains-phares de la littérature québécoise, parmi lesquels Gabrielle Roy, Anne Hébert et Réjean Ducharme, ses contemporains. On reconnaît surtout chez la romancière un ton et un style qui lui appartiennent en propre, empreints de cette forme d'empathie qui la rend sensible au « le langage intérieur des personnages », ainsi qu'elle décrit sa recherche, et à leurs pensées les plus secrètes. Sans l'écriture, la narratrice des *Manuscrits de Pauline Archange* disait risquer « de n'avoir existé pour personne ». Cette menace, Marie-Claire Blais l'a rapidement évacuée de sa vie, ayant pratiqué sans défaillir un métier qu'elle désigne dans *Soifs* comme la « plus haute destinée » et exerçant à travers ses livres un militantisme discret qui l'a menée vers des « échappées de lumière au cœur du désastre. »

Lise Gauvin est écrivaine. Elle a publié, à l'automne 2021, Et toi, comment vas-tu, roman (Leméac, Éditions des femmes/ Antoinette Fouque, 2022) et, en 2020, Les lieux de Marie-Claire Blais, entretiens (Nota bene). Ce texte est initialement paru dans Le Devoir du 4 décembre, 2021.



Key West, Casa Marina, 28 avril 2019. Marie-Claire Blais et Lise Gauvin.

Souvenir de Marie-Claire Blais

Herménégilde Chiasson

Je suis d'accord avec Michel Tremblay quand il dit que Réjean Ducharme et Marie-Claire Blais sont les deux plus grands écrivains du Québec. Une telle opinion venant de lui, qui pourrait facilement s'inscrire dans ce groupe des plus restreints, constitue selon moi un hommage tout à fait mérité à ces deux écrivains qui s'inscrivent dans une prise de conscience d'un Québec moderne et ouvert sur le monde francophone. Leur arrivée sur la scène littéraire française — publié chez Gallimard pour Ducharme et prix Médicis pour *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais — va mettre en perspective l'importance d'une vision dont la modernité étonne et dérange. À partir de ces débuts fulgurants il va se développer autour de Blais une légende accompagnée d'un personnage, immédiatement reconnaissable.

J'ai lu, comme beaucoup d'autres au cours de mes études, ce roman dont le personnage principal est un enfant naissant. Cet univers glauque à partir duquel il regarde le monde ne pouvait faire autre que de me rappeler le monde dont je provenais, un monde où la misère et le désespoir constituaient une épreuve difficile à surmonter. Cette œuvre, sans doute pour les mêmes raisons, a aussi touché un de mes amis, l'écrivain Gérard LeBlanc décédé en 2005, qui développera un véritable engouement pour cette auteure comme on peut le lire dans le livre *Lettres à mon ami américain* édité par Benoît Doyon-Gosselin et paru à titre posthume aux Éditions Prise de parole. Avec son sens de l'exagération, il ira jusqu'à écrire à cet ami : "Il est impossible pour moi de vivre en sachant que tu n'as pas lu Marie-Claire Blais."

Son ami finira par la lire et Gérard finira par la rencontrer lors d'un colloque à la Nouvelle-Orléans. Il en gardera un souvenir impérissable. Il la reverra à nouveau, quelques années plus tard, au Salon du livre de l'Outaouais. J'y étais aussi et elle avait assisté à la lecture de poésie à laquelle Gérard et moi avions participé. Le lendemain je l'avais rencontrée et elle m'avait dit : "C'est vous qui avez lu de si beaux poèmes". Venant d'elle, cela représentait pour moi un immense compliment. Le soir, elle devait lire à son tour et Gérard lui avait dit qu'il ne voulait absolument pas manquer cela. Elle lui avait répondu "Ne venez pas" comme une manière très modeste de ne pas se mettre en évidence. Des années après Gérard reprenait ce mot avec ironie quand il s'agissait d'inviter les gens à des événements littéraires qu'il organisait ou auxquels il participait.

Quant à moi, je l'ai revue au Wordfest de Calgary. Comme nous étions les deux seuls francophones invités nous avons été placés ensemble dans diverses activités dont une entrevue à Radio-Canada. Je me souviens qu'elle avait alors expliqué à quel point elle n'était pas une écrivaine publique au sens où elle valorisait surtout son travail d'écriture et moins les autres éléments qui se greffent à cette fonction. En ce sens, un peu à la manière de Ducharme qui choisira le silence, elle mettra toute son énergie à construire cette œuvre qui demeure l'un des monuments de la littérature québécoise contemporaine.

Je l'ai revue une dernière fois à Moncton à l'occasion du Festival Frye où elle était invitée et où elle avait fait un éloge généreux et perspicace de l'œuvre d'Antonine Maillet. Bien sûr qu'il s'agit de deux écrivains de nature tout à fait différente mais elle sut faire le partage des choses en insistant sur les qualités de sa collègue acadienne.

Il est curieux de constater à quel point les écrivains pratiquent une forme d'activité solitaire et à quel point il est toujours un peu étonnant de les voir en public et encore plus de les approcher. Je n'ai pas vraiment connu Marie-Claire Blais mais assez pour réaliser à quel point elle habitait un monde qu'elle avait construit et qui demeure l'un des témoignages marquants de sa vision de l'autre monde, celui que nous habitons tous et qui

nous échappe si ce n'était de ceux qui l'écrivent pour nous le rendre plus visible et souvent plus réel. Marie-Claire Blais aura été de ces écrivains essentiels. D'avoir été en sa présence, de lui avoir parlé, ne serait-ce que quelques instants, cela constitue un moment mémorable dont je me souviens avec admiration.

Herménégilde Chiasson est écrivain, artiste et cinéaste acadien.

Séquence d'images et de légendes.*Oriel MacLennan*

« Mon travail sur son œuvre a toujours été un privilège et un honneur, et cette association a été d'une importance capitale dans ma vie professionnelle et personnelle. Je l'aimais beaucoup et son trépas est une grande perte pour la littérature canadienne. Sa vision, son érudition, sa perspicacité, sa charité ainsi que sa compassion nous manqueront. »



« Les yeux des deux amies nous frappent, MCB l'observatrice accomplie et la beauté de Lili, un peu farouche pour le moment— elle nous évalue, nous attend au tournant. »



« Ce don de Mary Meigs, qui m'a été offert vers la fin de sa vie, s'intitule *Un peu de lumière*. Il s'agit d'un dessin à la gouache de MCB datant du milieu des années soixante. A mon avis c'est un peu chagallien en termes de style mais surtout il met en relief plusieurs préoccupations majeures blaisiennes récurrentes : la nature, le couple, les visages-soleil, l'oiseau bleu du bonheur, et, là, dans le coin, l'observateur à l'œil si bien mis en valeur – serait-ce une sorte d'autoportrait ?? »

Oriel MacLennan est bibliothécaire retraitée de l'Université Dalhousie et bibliographe de l'œuvre et de la critique de Marie-Claire Blais pour la période 1959- 2014.

“Il n’y a rien de pervers” : A Tribute to Marie-Claire Blais

Paula Ruth Gilbert

It was the fall of 1981. I was a young academic, trained in 19th-century French studies but a recent scholar of Québec studies. I had been invited to be a speaker and panelist at the Premier congrès régional de l'A.A.T.F. (American Association of Teachers of French): *Présence franco-américaine et québécoise dans l'enseignement du français*, hosted by Assumption College in Worcester, Massachusetts. My assigned topic for the panel was “L'œuvre littéraire de Marie-Claire Blais et la littérature du Québec.” The other panelists were Claire Quintal and André Sénecal. The fourth panelist was Marie-Claire Blais herself.

I had been “warned” in advance that Marie-Claire was to be treated gently, given her shy and withdrawn nature, especially in public settings. She arrived in a waiting area, with her wild head of hair, knee-high cowboy boots and jeans. In the presence of this celebrity, I froze. She began a lovely conversation with me, and we soon learned that we both loved Wellfleet, Cape Cod, where we each had spent time. I calmed down.

We walked together into a huge room, filled with round tables of about 10-12 persons each. At the two tables directly in front of the panelists were about two dozen nuns. I was nauseated from fear, since I figured that what I had prepared to say about Marie-Claire's works could make them feel uncomfortable. We all sat down at the panelists' table. I was shaking. Just before the start of the panel, Marie-Claire, sitting next to me, took my hand and squeezed it under the table and whispered: “N'ayez pas peur. Elles seront gentilles.”

I spoke for a long time, describing her texts and at one point referring to certain characters and to their narrated situations as “pervers,” while avoiding looking at the two tables of nuns. After the usual polite applause immediately after my presentation, it was quiet in the room. Marie-Claire broke the silence and said that what I had analyzed (virtually everything that she had published up until 1981) had been exceptionally accurate. She disagreed, however, with one of my comments. “Il n’y a rien de pervers” in my works, she said, adding that she just wrote about the real world as she clearly saw it.

Since that first encouraging squeeze of my hand, Marie-Claire never failed to be generous, kind, and supportive of my work, as she was of the work of my colleagues, Québec scholars working in the U.S. Her openness and active generosity has been noted in fact by many of these women: Mary Jean Green and Janine Ricouart, for example. Marie-Claire remained interested in my research, and in particular in my research on violent female characters in Québec literature, telling me in person that I was “courageuse,” as I worked toward the publication of my *Violence and the Female Imagination* (2006). She lent artistic support to my co-edited (with Roseanna Dufault) collection on *Doing Gender* (2001) by giving us the beautiful image that graces the cover and two additional mixed-media images within the pages of the book (accompanied by a brief text about why she loved to draw and paint), and then offering us the originals of these portraits (mine is framed and hangs next to my study desk). Marie-Claire Blais was certainly an intellectual inspiration for me, but also a collegial and personal mentor.

Her works inspired many of my students, as well. More precisely, I should say that one work in particular touched both undergraduate and graduate students deeply—in French and in English. In countless iterations of an undergraduate course on Francophone North American Women Writers (a course that students from throughout the university could take in order to satisfy a literature requirement) and in undergraduate and M.A.-level French courses on Québec and on women writers, Marie-Claire's *Visions*

d'Anna/Anna's World remained one of the highlights each semester. I was introducing Blais and Québec literature to undergraduates from numerous disciplines, many of whom admitted that they hated to read anything at all, and to Anglophone and Francophone French majors and graduate students. When the English translation, *Anna's World*, went out of print, I first substituted Blais' *A Season in the Life of Emmanuel*, but students simply did not easily relate to it. So I returned to *Anna's World*, with copies in the library where they could read it.

Anna was initially a tough read for most students. But once they began to understand its scope, the complex character of Anna, the world that she angrily lived in, the familial relations, and especially the influence of drugs and alcohol, they "got it" and related to the text with perhaps an unexpected intimacy. There were times, even, when I was a bit disturbed at how deeply some of the students—and especially the younger men and women in classes—understood Anna and her visions/her world. Class discussions were stimulating in both language courses, and the students surprised themselves at how much they could talk about a literary text, taking it in as their own. The reason? Marie-Claire Blais painted her view of a world where nothing is "pervers."

Marie-Claire's sudden death has greatly saddened me. Surrounded by much illness, dying, and death in the past couple of years because of personal circumstances and the pandemic and now because of the war-torn areas of Eastern Europe, I often think about her and her vision. I haven't yet, however, had the courage to go back and reread her works. They are too terrifying and too deplorably real. But this gentle, shy, quiet, kind, and encouraging woman will soon guide me, once again, hopefully toward the faint light that she envisioned forty years ago at the end of *Anna's World*.

George Mason University, Fairfax, Virginia USA

Hommage à Marie-Claire Blais

Anne de Vaucher Gravili

A l'heure où le monde des lettres célèbre Marie-Claire Blais disparue le 30 novembre 2021, à Key West, Floride, je souhaite évoquer pour l'Université Dalhousie

La présence de Marie-Claire Blais en Italie.

Elle a été invitée trois fois comme ambassadrice de la littérature québécoise. En 1994 elle a ouvert à Venise le X congrès international de l'Association italienne des Etudes canadiennes intitulé *Mémoire et rêve. Quel Canada demain ?* par une relation plénière sur *L'accueil de l'écrivain québécois en l'an 2000*. En 2002 elle accomplit une tournée organisée par la Délégation du Québec à Rome de cinq universités (Turin, Bologne, Venise, Bari, Rome) sur le thème *L'Amérique de Marie-Claire Blais*. Enfin, en 2008, elle est présente à Turin pour les 400 ans de la Fondation de Québec ; j'ai recueilli ses propos sous le titre *Avoir foi dans l'avenir du monde, (Lectures de Québec, 2009)*.

En 1999, à Rome, elle est couronnée par le prestigieux Prix international Union Latine des littératures romanes.

L'université Ca' Foscari de Venise est un lieu blaisien par excellence ; enseignement de littérature québécoise, plusieurs DEA sur Marie-Claire Blais et d'autres écrivains, fonds de bibliothèque québécoise important, tous les livres de Marie-Claire y sont, ainsi que des essais critiques la concernant, enfin la revue *Il Tolomeo*, que j'ai fondée en 1995 avec un collègue angliciste, aujourd'hui en ligne, conservent de nombreuses recensions de ses livres. Tous mes articles, une quinzaine environ, feront prochainement l'objet d'un site en ligne.

Il existe quatre traductions en italien de ses romans : *Une saison dans la vie d'Emmanuel* (Bompiani, 1967), *La belle bête*, (Bompiani 1970), *L'exilé, nouvelles*, suivi de *Les voyageurs sacrés*, (Sinnos, 2007) (avec un dessin de Marie-Claire Blais en couverture). Ces traductions ont été faites par deux de mes élèves. En 2021, vingt-six ans après, le roman *Soifs* est traduit en italien, cette année paraîtra *Dans la foudre et la lumière* (ed. Safarà, 2022).

Le titre du présent hommage peut être lu à l'inverse, à savoir :

La présence de l'Italie chez Marie-Claire Blais

Ainsi s'ouvre une autre perspective : « Italie, Mère des Arts et des Lettres », depuis Joachim du Bellay cet éloge est devenu un *topos*. Et pour les Nord-Américains de culture européenne, l'Italie vient, avec la France, combler un besoin de se ressourcer dans le berceau de la civilisation. Marie-Claire Blais n'échappe pas à cette métaphore obsédante, l'Italie est pour elle « la référence presque symbolique d'une époque culturelle sans barbarie, une image de perfection rêvée, d'une spiritualité supérieure » (Correspondance, 2000).

Très sensible à la langue italienne, elle l'emploie volontairement dans *Les voyageurs sacrés* (1962), un texte de jeunesse, court et énigmatique qui se passe en partie à Rome. Les temps musicaux écrits en italien, nommés, énumérés, répétés dans une sorte de magie incantatoire, rythment le texte narratif : *allegro vivace*, premier mouvement, *andantino*, *rondo vivace*, *allegro ma non troppo*, comme si c'était une partition annotée par Mozart.

Dans Parcours d'un écrivain (1993) c'est par une analogie picturale que l'Italie est mise en scène. Diana, une femme peintre choisit de vivre comme Fra Angelico et Piero della Francesca, « dans une ferveur presque religieuse de solitude », pour mieux travailler à l'acte de création, comme si la grande règle des monastères médiévaux était encore universellement reconnue.

Dans son roman *Soifs* (1995) les nombreux artistes qui peuplent le roman ont une culture européenne, leur mémoire s'alimente de lectures, de musique et de souvenirs. Leur interrogation sur le monde est celle de l'auteure, ce qu'elle nomme les « ultimes calamités », la violence, la guerre, la famine, la soif, la menace nucléaire, le sida, la dictature, grands fléaux qui continuent à tourmenter ce nouveau millénaire. Autrement dit le Mal. C'est alors que *L'Enfer* de Dante entre dans son roman à travers la lecture qu'en donne ses amis de Key West Charles et Adrien, dans cette langue médiévale qu'elle enchâsse dans sa narration ininterrompue et qu'elle reprend de façon obsédante. Ainsi les esprits maudits renfermés dans les cercles de l'enfer sont définis « tutti son pieni di spirti maledetti ».

Pour élargir encore cette vision dantesque, n'oublions pas les parchemins de Botticelli sur la *Divine Comédie* réexhumés en l'an 2000 (éds. Skira, 2000) qui représentent les gouffres profonds de l'Enfer, et Marie-Claire le savait, une analogie picturale qu'elle fait sienne dans un des volumes de *Soifs*.

Cette osmose entre le texte prophétique de Dante et celui de Marie-Claire est saisissante. Deux visionnaires se sont rencontrés par la médiation d'une œuvre « primordiale » qui vient d'Italie.

Université Ca' Foscari, Venise, Italie



Lise Gauvin, Marie-Claire Blais, Anne Vaucher Gravili. Brasserie Chez Jules, Québec, à l'occasion des journées internationales Marie-Claire Blais 2016.

Le jour où Marie-Claire Blais a cru en moi

Marie-Andrée Bergeron

Quand on n'a rien, quand on est très ignorant, quand on se sent dépossédé, on avale tout, on prend tout, on est très avide, on ne juge pas ce qu'on lit.

Marie-Claire Blais, dans *Voix et Images* (vol. 2, no. 2 : 1983)

Le premier contact que j'ai eu avec Marie-Claire Blais, à l'extérieur de ses textes, a changé ma vie. C'était à la collation des grades de l'Université Laval, en 2009, alors que la grande écrivaine recevait un doctorat *honoris causa* *ès lettres*. J'étais dans la salle, avec ma famille. J'attendais mon tour pour aller chercher un diplôme de maîtrise, assise entre ma mère, coiffeuse, mon frère, menuisier et mon père *ajusteur* d'assurances. En écoutant Blais, cette journée-là, j'ai vécu une épiphanie : j'ai compris ce qu'étaient l'humilité et le soin, mais surtout l'écoute. En effet, c'était la première (et sans doute la dernière) fois que j'ai senti de manière aussi forte que quelqu'un qui me parlait et qui avait complètement captivé mon attention m'écoutait ce faisant, même dans mon silence. Anonyme parmi cette foule de longues toges noires, j'ai alors cru que Marie-Claire Blais s'adressait à moi personnellement, mais aussi, à la fois, il me semble qu'elle s'adressait à ce grand « Nous » qu'elle documente, dissèque et recrée constamment dans son œuvre. Émue aux larmes de l'entendre ainsi raconter sa vie de jeune fille issue d'un milieu ouvrier de la basse-ville de Québec, puis celle d'étudiante et amie de l'intellectuelle Jeanne Lapointe¹, j'ai découvert là une Blais intime et politique – deux aspects d'elle qui ont par la suite informé toute ma lecture de son œuvre. Je me souviens de la fierté qu'avait suscitée en moi la simple idée d'appartenir à la même communauté qu'elle et d'avoir une *alma mater* en partage. Les étudiant.es de littérature ont toujours l'impression de connaître Marie-Claire Blais par ses livres, et principalement grâce à *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, mais en cette belle journée de juin, nous avons compris la cohérence entre son discours littéraire et les objets de sa lutte sociale féministe et *queer*. C'est aussi pour toute une classe sociale qu'elle a pris la parole ce jour-là : les premières générations d'universitaires, enfants de la classe ouvrière et de la *low middle class* qui, comme moi, atteignaient le plus haut degré de reconnaissance académique de leur famille.

Le grand projet d'inclusion des sujets politiques de Marie-Claire Blais est central dans sa conception d'un monde meilleur, pour lequel l'éducation est essentielle. Elle a ainsi travaillé pendant six décennies à représenter les exclus.es, les opprimé.es. Chez elle, cette défense des marginaux, souvent objet des violences de la dépossession se fait toujours dans l'élégance d'une écriture simple, mais profonde, sans complaisance et loin de la condescendance et de la distance que prennent certaines œuvres vis-à-vis leurs sujets. Cela n'est sans doute pas étranger à l'un des aspects sur lequel l'écrivaine a le plus insisté pendant son allocution de remerciement pour son doctorat honorifique : ses origines modestes et son accès pour longtemps inimaginable à l'éducation en tant que jeune fille. Sans être celui du misérable Jean Le Maigre, le milieu d'origine de Blais ressemble peut-être un peu plus à celui d'une Pauline Archange : pauvre, mais où l'on

1 Voir les travaux de Mylène Bédard.

trouve le « même amour », dira-t-elle dans un entretien avec Gilles Marcotte paru en 1983, dans *Voix et Images*. Et comme on le sait, la jeune Marie-Claire est attirée très tôt par les lettres. Je sais pour l'avoir entendu de sa bouche, que Blais reconnaît l'importance de l'éducation des jeunes filles de sa condition première, tout en déplorant sa rareté. En parlant plus largement du caractère critique de l'accès universel à une éducation supérieure de qualité, elle nous nommait légataires de cet héritage précieux qu'est celui des féministes qui ont ouvert pour nous toutes² les portes de l'école, nous ont permis d'accéder aux livres et, corolairement, à la connaissance. Or n'est-ce pas précisément la possibilité même de *connaître* qui offre aussi aux personnages blaisiens une prise sur le monde, sorte d'horizon lui permettant de s'imaginer ailleurs, dans un autre contexte, sans doute. Oui, la connaissance représente cette craque qui fait passer la lumière dans les murs anciens de l'aliénation transgénérationnelle.

C'est aussi dans cette perspective qu'est exprimé le potentiel agentif des personnages évoluant dans l'univers romanesque – et peut-être celui des personnages féminins, en particulier. Féministe discrète, mais convaincue, Blais arrive à créer des personnages qui se tiennent en équilibre entre le renoncement et l'action, puis entre le silence et la parole. Son écriture rallie les lecteur.ices autour des valeurs politiques que sont l'équité et la justice sociale, et ce depuis bien avant que ces concepts ne soient galvaudés à qui mieux mieux par toutes les organisations et structures hétéropatriarcales et capitalistes, lesquelles sont paradoxalement elles-mêmes matrices des injustices qu'elles dénoncent. Parmi la pléthore de thèmes explorés par l'écrivaine, deux sont particulièrement fertiles pour la refondation du monde et stabilisent, en quelque sorte, la structure axiomatique du discours blaisien : la jeunesse et l'éducation. Toute l'œuvre, de la *Belle bête* jusqu'au cycle *Soifs* en passant par les *Manuscrits de Pauline Archange*, *Le jour est noir* et *Les nuits de l'underground*, mais aussi, et peut-être surtout, *Passages américains*, toute l'œuvre, donc, témoigne de cette foi en l'éducation, de cet espoir qui survit dans et grâce à la jeunesse qui peut changer le monde. En 2009, à l'Université Laval, Marie-Claire Blais a cru en moi, comme Jeanne Lapointe, Georges-Henri Lévesque et Edmund Wilson ont cru en elle. Je travaille depuis ce temps à lui faire honneur.

University of Calgary

2 Il est à préciser ici qu'il s'agit d'un usage inclusif et que « toutes » vise à interpeller, ici, les femmes et filles cis-genres et transgenres, en plus des personnes non-binaires.